Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

97 | 2019

Varia

Tapak Meri 1 1995 : Catetan Harian

Henri Chambert-Loir

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/archipel/1198>

DOI: 10.4000/archipel.1198

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 11 June 2019

Number of pages: 325-328

ISBN: 978-2-910513-81-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Henri Chambert-Loir, "Tapak Meri 1 1995 : Catetan Harian", *Archipel* [Online], 97 | 2019, Online since 16 June 2019, connection on 20 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1198> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/archipel.1198>

Association Archipel

son travail d'inspecteur à Ipoh, et de repenser l'avenir de son fils dans la nouvelle Malaisie. C'est alors que Wang Gungwu prit conscience du fait que son « bazaar Malay » ne suffisait plus, et qu'il lui fallait se concentrer sur la langue nationale.

Bien que cette autobiographie se déroule selon un plan chronologique, Wang Gungwu ne cesse de la truffer de réflexions et de souvenirs ultérieurs, de sorte que le lecteur est amené à naviguer sans cesse entre le passé et le présent. On sent aussi le souci de l'auteur de faire un portrait de son père bien que ce dernier, à bien des égards, ait échappé à l'enfant qu'il était alors. De même, il réinsère un certain cadre politique dont il ne prit, semble-t-il, conscience que beaucoup plus tard.

C'est un ouvrage attachant qui permet au lecteur d'aujourd'hui de mieux comprendre les drames intérieurs de ces intellectuels chinois en exil, ainsi que la complexité de la société plurale dans laquelle ils furent amenés à évoluer. La question de savoir s'il y aura une suite ou pas reste ouverte.

Claudine Salmon

Ajip Rosidi. *Tapak Meri 1 1995: Catetan Harian* (« Empreintes de canard, vol. 1, 1995 : Journal »). Bandung: Kiblat, 2018, 295 p. ISBN : 978-979-8004-05-b.

Ajip Rosidi est sans doute l'auteur indonésien le plus prolifique. Il a publié environ 90 livres en son nom propre et autant d'ouvrages sous sa direction. Il a également produit des lettres en quantité considérable, en indonésien et en soundanais, dont une partie est en cours de publication (sept volumes jusqu'à aujourd'hui), il a rédigé un journal, et encore une autobiographie de 1330 pages (voir un compte rendu dans *Archipel* 81, 2011) et des fragments de mémoires en soundanais. Il est certainement l'intellectuel indonésien qui s'est le plus exposé sur la place publique – tout en préservant très scrupuleusement sa vie privée.

Les journaux intimes indonésiens sont en nombre infime. Quatre seulement viennent à l'esprit : ceux de Mochtar Lubis (*Catatan Subversif*, 1987), Yozar Anwar (*Angkatan 66: Sebuah Catatan Harian Mahasiswa*, 1980), Ahmad Wahib (*Pergolakan pemikiran Islam*, 1981) et Soe Hok Gie (*Catatan seorang demonstran*, 1983).

Après diverses tentatives toujours avortées, Ajip a tenu un journal régulièrement, en soundanais, pendant vingt-deux ans, de 1995 à 2017. Ce journal a été écrit, ou parfois recopié, sur ordinateur. Ajip l'a imprimé en trois exemplaires, dont il a confié l'un à la bibliothèque du KITLV, afin d'assurer sa préservation. Le présent volume contient le journal tenu durant les six derniers mois de 1995. Un deuxième volume est déjà paru, en janvier 2019 (janvier-juin 1996, 296 p.). La publication, si elle couvre la totalité du journal, occupera 40 volumes.

La première entrée (28 juin 1995) définit le but du journal : suppléer aux défaillances de la mémoire (le titre, « Empreintes de canard », est une métaphore empruntée à un pantun soundanais ancien : les empreintes que laisse un canard sur l'eau n'existent que dans le langage). Ajip est en fait connu pour sa mémoire hors du commun. Il note, au jour le jour, les faits dont il pense qu'il aimerait se souvenir plus tard : incidents de la vie quotidienne, rencontres, discussions, informations, ainsi que des réflexions sur l'actualité, les littératures indonésienne et soundanaise, les projets d'études et d'édition, et mille autres choses encore. À de très rares exceptions

près, toute émotion est exclue. Il ne s'agit pas d'un journal intime, mais d'un livre de raison. Ajip écrit toujours avec la plus grande simplicité, dans une langue concise et efficace. Il a produit des textes dans tous les genres de la littérature. Ses textes non fictifs (essais, lettres, autobiographie, journal) se lisent avec l'intérêt constant que suscite un grand causeur.

Le journal contient, en fait, une myriade de menus faits et gestes, de futilités de la vie quotidienne, qui n'ont rien de mémorable pour Ajip lui-même ni pour le lecteur, mais qui donnent une idée de sa vie matérielle et intellectuelle.

Ajip ne commente presque aucun grand événement de ce deuxième semestre 1995. Il n'y a pas de réflexion ou de pensée profonde non plus, car celles-ci sont réservés aux articles et aux lettres.

Reste que ce journal reflète une activité intellectuelle vibrionnante. Au Japon, en Indonésie et en Europe, Ajip s'entretient avec des centaines de personnes, il est en correspondance avec une centaine d'autres, et il brasse avec ces interlocuteurs de tous les horizons un ensemble extrêmement vaste de questions d'ordre culturel et social. Les futurs biographes d'Ajip trouveront dans ce journal une mine de renseignements exceptionnelle. Un index serait évidemment très utile.

Ajip n'explique rien, il ne s'adresse à personne, et la publication ne comporte aucune note. Le lecteur est censé savoir, ou deviner, qu'Atun est Ramadhan KH ; Abe, A. Kohar Ibrahim ; et HHM, Haji Hasan Mustapa ; que Nunun, Uga, Titi, Bada, Titis et Undang sont ses enfants – et ainsi de suite. Le public d'un tel livre est sans doute fait d'afficionados qui connaissent Ajip par cœur, mais certaines élipse demeureront obscures pour beaucoup. Ajip, au premier jour, habite au Japon, à Osaka (il enseigne depuis quinze ans la langue et la littérature indonésiennes à l'université Kansai Gaidai ; au total, il aura passé vingt-deux ans au Japon, de 1981 à 2003, enseignant dans divers instituts supérieurs, à Osaka, Nara et Kyoto).

Six mois de la vie d'un homme, vie privée et publique mêlées. Certains épisodes sont clos, d'autres ne sont que des fragments d'un récit plus long. En 1995, Ajip a 57 ans ; il est déjà un écrivain très connu et influent.

Le journal s'ouvre pratiquement sur un voyage : la première entrée est du 28 juin ; le 9 juillet, il part pour l'Europe. À l'escale de Singapour, il loge chez l'écrivain Suratman Markasan. Aux Pays-Bas, qui sont le but du voyage et où il passe un grand mois, il loge quelques jours chez J.J. Witkam, où se trouve déjà la famille Mrazek, puis chez Asahan Alham, à Hoofddorp. Il est venu lire et photocopier, à la bibliothèque de Leyde, des centaines de revues et romans soundanais, qu'il expédie au Japon par bateau, et il rencontre une vingtaine de personnes, dont notamment des professeurs d'université et des réfugiés politiques indonésiens. Il passe quatre jours à Paris, à l'hôtel, mais guidé chaque jour par Jim Lim ; il va voir le peintre Salim et visite les musées Pompidou et Picasso, ainsi que La Défense et la Bibliothèque de France. Il passe enfin deux semaines en Indonésie, où il circule entre Jakarta, Bandung, Jatiwangi, Pabelan et Yogyakarta, autant de lieux qui ont un sens dans sa biographie. Il visite notamment, à Pabelan, le terrain qu'il finira par acheter et où il s'installera après sa retraite.

Les entrées relatives au voyage occupent près de la moitié du volume. De retour à Osaka, la vie quotidienne est occupée par son travail à l'université et par la vie domestique : Ajip fréquente des dizaines de personnes, reçoit des visites d'Indonésie,

règle des questions familiales et financières, prend soin de sa santé, achète des livres en quantité phénoménale (surtout des romans, mais aussi des essais ; il acquiert des centaines de livres lorsqu'il voyage, dont des traités de théorie littéraire), il lit en permanence plusieurs livres à la fois (en indonésien, soundanais et anglais), y compris des manuscrits inédits soumis aux éditions Dunia Pustaka Jaya et des manuscrits acceptés, qu'il édite pour impression. Il commente quelques livres qui l'ont particulièrement intéressé : quatre romans de Chaim Potok (p. 124-125), les mémoires de Oei Tjoe Tjat (173), *Arus Balik* de Pram (177-179). Il achète également des tableaux : lors de son voyage, il achète à crédit des toiles de Salim, Basuki Resobowo et Bagong Kusumodiharjo.

La religion, et avant tout la prière quotidienne, occupent une place de premier plan. Autant que possible, il fait la prière chez lui, mais il se rend à la mosquée de Kobe pour la prière du vendredi. Il parle très peu du Japon. Non par manque d'intérêt ou d'observation, car il a publié par ailleurs deux livres sur la culture japonaise. Il porte quelques jugements sévères sur le système universitaire et certains étudiants. Il prête attention à la nourriture, note ce qu'il mange dans des restaurants, au Japon comme en voyage, mais presque jamais le plaisir qu'il y trouve. À l'aéroport de Jakarta, au moment de payer la taxe de sortie, il bavarde avec le préposé, qui se trouve être originaire de Cibeureum, près de Sumedang. Il le questionne alors sur la soupe aux oignons si délicieuse qu'on lui avait servie dans ce bourg, un soir de 1954, quarante et un ans auparavant (p. 155).

Une place très importante est accordée aux rencontres que fait Ajip quotidiennement et au sujet de ses conversations – qui se prolongent parfois jusqu'à l'aube. Il est rarement question de politique indonésienne, suffisamment cependant pour que l'on perçoive un désaccord profond avec la politique du régime de Soeharto. C'est d'ailleurs l'occasion d'une rarissime manifestation d'émotion : à Leyde, aux Pays-Bas, le 17 août, il écrit : « Une fois terminée la prière de Duha [prière facultative du matin], je me prosternai pour rendre grâce à Dieu d'avoir donné l'indépendance à la nation indonésienne, il y a tout juste cinquante ans. Mais à cet instant, je me remémorai la situation actuelle de la nation et du pays, qui est, de toute évidence, si différente des idéaux d'autrefois, lorsque les founding fathers luttaient pour l'indépendance. Assis sur mon tapis de prière, je ne pus réprimer des sanglots, qui finirent pas se calmer à force de penser à autre chose. » (p. 121). Il a peu l'occasion de parler de culture soundanaise, qui a pourtant été l'un de ses sujets majeurs d'intérêt et d'activité durant toute sa vie. Allusion est faite cependant au Prix Rancagé, qu'il a créé sept ans plus tôt, en 1988, et qui constitue, jusqu'à aujourd'hui, un événement majeur dans l'histoire des littératures d'Indonésie.

Il s'intéresse à l'actualité littéraire, notamment aux débats et aux intrigues qui agitent le monde intellectuel. La polémique autour du Prix Magsaysay attribué à Pram est au centre des conversations, aussi bien au Japon qu'aux Pays-Bas (avec A. Teeuw, C. D. Grijns et R. Mrazek, entre autres) et en Indonésie. Ajip défend le parti de l'indulgence et de la tolérance – et de même à propos du prix attribué, à la Foire de Francfort, à Annemarie Schimmel, à qui certains reprochent d'avoir montré de la sympathie envers le gouvernement iranien lors de la fatwa contre Salman Rushdie. Ajip a un mot pour ceux de ses amis dont il apprend le décès : pas moins de huit durant ces six mois.

Six mois d'une activité incessante, trépidante presque, et entièrement tournée, malgré toute l'attention et le temps consacrés à sa famille, à une poursuite intellectuelle entamée depuis l'adolescence et qui demeure aujourd'hui actuelle.

Henri Chambert-Loir